DEUXIÈME ANNÉE
N° 21
22 MAI 1947



TINTIN

CHAQUE JEUDI
4,00 FRS

Renaud sent que la patience est sur le point de l'abandonner... (Voir p. 12.)

Ce 21 mai 1947.

BONJOUR, les amis.

Lord Baden Powel, dans ses souvenirs, raconte l'anecdote suivante :

« C'était au Canada; le train où je me trouvais une nuit, ne s'arrêtait que quelques minutes dans une gare, et j'avais grand faim. Je demandai donc à un jeune garçon qui se trouvait sur le quai d'essayer de trouver une tasse de café. Il y avait foule et je ne voyais pas de buffet. Comme le train se remettait en marche, je vis mon jeune ami courir le long du convoi jusqu'à mon compartiment. Il eut tout juste le temps de me crier : « C'est fait, votre café est dans le dernier » wagon ! »

★

S'apercevant que les voitures communiquaient entre elles par des couloirs à soufflets, le garçon avait déposé la tasse de café dans la dernière voiture, et avait pu rattraper Lord Baden Powel pour le lui dire.

Cette histoire sans prétention nous montre, les amis, combien il est utile, dans toutes les circonstances de la vie, de pouvoir conserver une entière maîtrise de soi.

★

Si le héros de cette anecdote avait perdu la tête en voyant le train s'ébranler, et s'il avait agi sans réfléchir, il se fut mis à courir le long du convoi avec la tasse pleine et il aurait non seulement perdu la tête, mais aussi le contenu de sa tasse.

Sans doute, le drame n'eut-il pas été bien grave ! Mais ne perdons pas de vue que l'intelligence et le sang-froid avec lesquels on résoud les petits problèmes, nous sont d'une aide inappréciable pour surmonter les vraies difficultés de l'existence.

Bonne poignée de main !

Tintin



MON COURRIER

JULES CESAR. — Tintin est lu dans 23 pays, et non dans 123 comme tu l'écris. Il est actuellement édité en français et en néerlandais. Cordiale poignée de main.

ROGER VINCHE. — Merci pour tes devinettes; elles sont amusantes. Dès qu'un Club se sera constitué à Mons, nous t'écrirons. Bien à toi.

PAUL TONDEUR. — Ta gentille lettre m'a fait plaisir. Je tâcherai de satisfaire le goût que tu éprouves pour les sujets d'histoire naturelle. Amicalement.

JENNY WEYGAERTS. — Merci pour tes félicitations. Si c'est toi qui gagnes le 1er prix, il est évident que nous demanderons à la firme Van Hauwaert de nous céder un vélo de fille. Nous penserons à ton excellente idée de papier à lettres « Tintin ». Bien à toi.

JULES THEYS. — « Tintin en Russie » est actuellement épuisé. Il m'est impossible de te dire s'il sera réédité. Bonne poignée de main.

JACQUES PINEAU, Namur. — Les fractions ont une origine très lointaine; les Egyptiens les connaissaient déjà. Notre journal publiera d'ailleurs dans son prochain numéro une petite histoire du calcul qui te renseignera plus longuement sur cette question. Bonne poignée de main.

ET TOI... AS-TU DEJA TON MAGNIFIQUE INSIGNE ?

PIERRE DEVREEZE, Etterbeek. — Oui, c'est Archimède qui prononça le fameux « Eureka ». Ce grand savant est mort à Syracuse en l'an 212 avant notre ère. La ville venait d'être prise d'assaut par les Romains. Archimède qui dessinait sur le sable une figure géométrique, a été tué par un soldat, devant lequel il ne s'était pas effacé assez vite. Cordiale poignée de main.

GEORGES VERHOEVEN, Anderlecht. — Non, tu confonds ! Les capitales de l'Equateur, du Brésil, de la Bolivie et du Chili sont respectivement : Quito, Rio de Janeiro, La Paz et Santiago. Ces nations entourent effectivement le Pérou, où Tintin est en train de vivre les aventures que tu sais. Cordialement à toi.

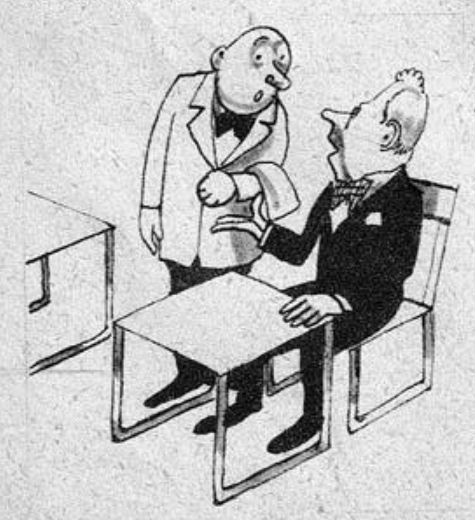
ALAIN RENARD, Tournai. — Le « Cook » dont tu parles se prénommait Thomas. Il a fait parler de lui dans la première moitié de XIXme siècle en fondant une agence de voyages appelée à une avenir brillant. Il n'existe aucun lien de famille entre Thomas et James Cook. Bonne poignée de main.

JEAN DE MAERRE, Ixelles. — Louis XV était l'arrière petit-fils de Louis XIV. Les Stuart qui ont succédé aux Tudors sur le trône du Royaume-Uni étaient originaires d'Ecosse. Ils avaient règné sur cette contrée avant que l'Ecosse ne fut rattachée à l'Angleterre. Le Capitaine Haddock te remercie de tes bons vœux. Cordialement à toi.



NOTRE PETIT COIN...

DESSIN N° 5.



Qui nous enverra la meilleure légende ?

LA BONNE HISTOIRE DE LA SEMAINE

TROP FLATTER NUIT

UN jour que le roi Louis XV visitait les bureaux de la Guerre, il aperçut des lunettes sur une table et les prit en disant :

— Voyons si elles sont bonnes !

Par la même occasion il mit la main sur un papier posé ostensiblement à côté des lunettes. C'était un éloge pompeux du monarque.

— Ah, s'écria celui-ci en riant, elles ne valent pas mieux que les miennes. Elles grossissent trop les objets !...



TINTIN

Administration, Rédaction et Publicité : Bruxelles, 55, rue du Lombard.
Editeur-Directeur : Raymond LEBLANC
Rédacteur en Chef : André-D. FERNEZ
Imprim. : Etablissements VAN CORTENBERGH 12, rue de l'Empereur, Bruxelles

ABONNEMENTS

	3 mois	6 mois	1 an
Belgique :	47 Frs B.	90 Frs B.	175 Frs B.
France :	142 Frs F.	275 Frs F.	530 Frs F.
Congo B. :	65 Frs B.	125 Frs B.	240 Frs B.

ALBUMS

« Le Lotus Bleu », « Tintin au Congo », « Tintin en Amérique », « L'Oreille Cassée » 60 Frs. Tous les paiements s'effectuent, pour la *Belgique*, au C. C. P. 190.916 — « Les Editions du Lombard », rue du Lombard, 55, Bruxelles. *Pour la France* : à Tintin-Paris - Boite Post. 14. *Pour le Congo* : à Tintin-Congo - Boite Post. 449.

L'EXTRAORDINAIRE ODYSSÉE DE CORENTIN FELDOË

Texte et dessins de PAUL CUVELIER





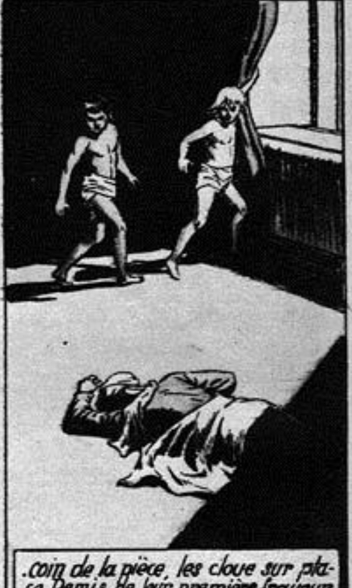










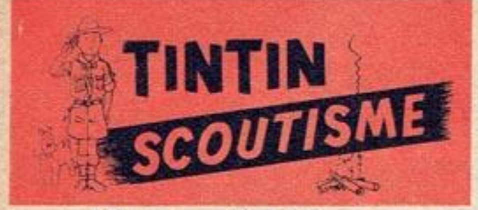








(A suivre.)



Mon cher Caméléon,

VOICI, pour compléter les jeux que je t'ai communiqués la semaine dernière, quelques autres passe-temps qui ont spécialement pour objet la « technique scoute ».

1. **Kim.** — Tous les patrouillards se bandent les yeux. Ils doivent suivre une longue corde, l'un derrière l'autre, et noter tout ce qu'ils rencontrent en chemin; par exemple : nœud de chaise, nœud de pêcheur, etc., etc. La corde les mène jusqu'à une échelle qui les conduit au sommet d'un mur, d'où descend une autre échelle posée dans une cuve d'eau, ce qui permet aux joueurs de prendre un excellent bain de pied. A la corde, sont attachées des ficelles auxquelles sont suspendus divers objets : savon, brique, briquet, etc., et pour finir, une « tartine » enduite de mélasse. Le jeu est des plus amusants, surtout pour le C.P. devant qui défilent les scouts.

Jeu d'approche : (duel américain)

Terrain : Bois-taillis.

Thème : Deux cow-boys se provoquent en duel, mais ils vont régler leur différend d'une manière originale. Chacun d'eux se poste à une extrémité du bois. Au moment où l'arbitre tire un coup de revolver, les deux cow-boys répondent par un cri et se mettent à courir l'un vers l'autre. Celui qui, le premier, aperçoit son adversaire l'abat sans merci.

Règle du jeu : Le C.P. se poste au milieu du bois. A un signal donné, les deux joueurs s'éloignent de lui et courent dans des directions opposées jusqu'au moment où ils sont éloignés l'un de l'autre d'environ un kilomètre. Au coup de sifflet du C.P., ils répondent par un autre coup de sifflet et tâchent de s'approcher l'un de l'autre sans être vus. Celui qui, le premier, aperçoit son partenaire est proclamé vainqueur.

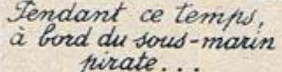
Voilà, mon cher Caméléon.

J'espère que tu trouveras bien du plaisir à ces deux passe-temps. Je remercie « Buffle Héroïque » et « Chamois Bavard » qui m'ont permis de te les communiquer.

BISON SERVIABLE.



























VOUS êtes de plus en plus difficiles, mes Amis... Oh, ce n'est pas un reproche, au contraire. Je suis très flatté de constater la confiance que vous mettez en ma science, et je vous félicite sincèrement pour votre curiosité intellectuelle et votre désir d'apprendre.

Voici à présent que ceux qui ont réalisé un périscope me demandent comment faire un télé-périscope, c'est-à-dire une combinaison de télescope et de périscope, pour voir plus loin qu'avec un périscope ordinaire.

Le problème est un peu plus compliqué, car il vous oblige à vous procurer un matériel plus coûteux que celui que vous avez employé jusqu'à présent. Aussi, je crains que plusieurs d'entre vous ne puissent le résoudre.

Si vous avez à votre disposition une vieille paire de jumelles, sachez qu'elle vous permettra d'équiper deux télé-périscopes; vous pourrez donc partager le matériel avec un ami.

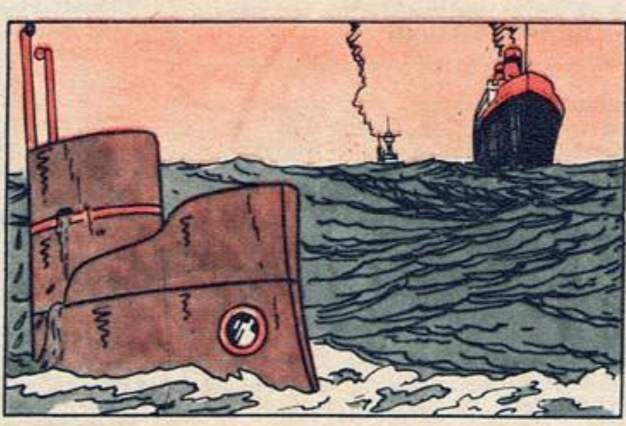
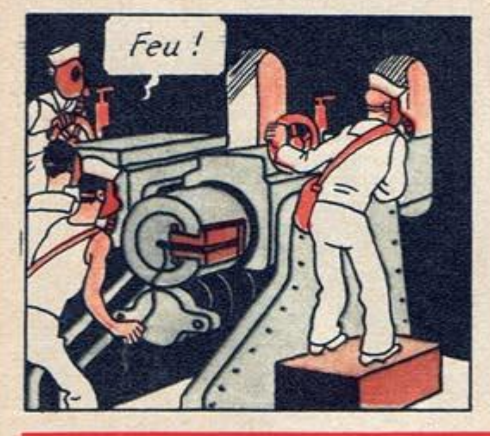
Vous prenez la moitié de votre paire de jumelles, et vous la fixez solidement au milieu d'un rectangle en carton fort ou en contreplaqué, percé au préalable d'une ouverture ronde d'un diamètre adéquat. Le tout se place devant la glace inférieure du périscope.

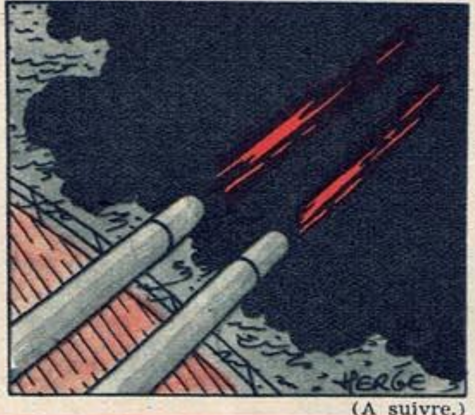
Seulement, en démontant les jumelles, vous aurez supprimé la vis de réglage qui permet d'adapter l'appareil à votre vue. Il faudra donc que vous trouviez

... DU MYSTÈRE
... Jo, Zette et Jocko



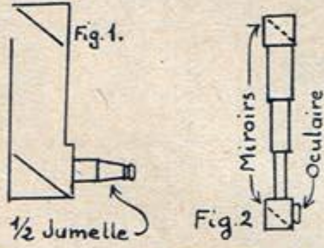




(A suivre.)

un moyen pour rendre assez « dur » le frottement entre les deux tubes de la demi-paire de jumelles employée; ce frottement vous permettra d'effectuer encore la mise au point de votre télépériscope suivant votre vue, mais il évitera un dérèglage trop rapide. (Voir fig. I.)



Une autre solution consisterait à employer un vieux télescope monoculaire, comme dans l'ancienne marine. Il vous suffirait pour cela de démonter l'oculaire, c'est-à-dire la lentille contre laquelle vous mettez votre œil, de fixer à sa place une petite boîte contenant un miroir incliné à 90 degrés et de replacer l'oculaire, mais sur le côté de la boîte cette fois, et en face du miroir. Pour compléter l'appareil, fixez un second miroir à 90 degrés (mais dans l'autre sens) à l'autre bout du télescope, et à l'extérieur. Vous obtiendrez un appareil perfectionné, dont la hauteur utilisable variera avec le réglage optique obligatoire. (Voir fig. 2.)

Le premier système, surtout s'il est réalisé avec des jumelles de théâtre, permet de voir, grossis plusieurs fois, des objets relativement peu éloignés. Le second, par contre, sera parfait pour voir très loin. Dans les deux cas, évidemment, vous ne pouvez voir que d'un œil.

T. Tournesol



TINTIN SPORTS

La Fortune sourit aux audacieux. C'est du moins ce que prétend un adage traduit du latin.

Je vous conseille de demander à Bizzi et à Sercu quel est leur avis là-dessus. Je ne crois pas qu'ils seront d'accord. S'il y a des audacieux, ce sont bien Bizzi et Sercu! Le premier s'échappe dès la phase initiale de la course cycliste Paris-Roubaix, « sème » tout le monde en cours de route... et fait une chute à quelques kilomètres de l'arrivée. Sa roue est cassée. Il conquerra péniblement une place d'honneur au palmarès de cette épreuve qu'il eût dû remporter.

Une si décevante expérience aurait dû ouvrir les yeux des petits téméraires. Entre autres ceux de Sercu. Ah ouiche! Dans Paris-Bruxelles l'ami Sercu reprend à son compte la tactique d'Olympio Bizzi. Il lâche tout le monde, fournit un merveilleux effort solitaire, crève à quelques kilomètres de l'arrivée... et se fait dépasser par plusieurs rivaux, en vue du Bois de la Cambre.

Dites donc, les amis, vous trouvez, vous, que la fortune sourit aux audacieux ? Moi j'estime que ce sont nos vieilles connaissances, MM. Dupond et Dupond, qui ont raison quand ils prétendent que « rien ne sert de partir : il faut courir à point ».



L'école du sport est une grande école, dure et cruelle, mais tellement belle et exaltante pour qui comprend ses leçons ! Avez-vous réfléchi, mes amis, au courage, à la force de caractère qu'il a fallu à Bizzi et à Sercu pour poursuivre leur randonnée après qu'ils eurent été frappés si lourdement par le sort, après que leurs poursuivants les eurent rejoints, puis laissés sur place ? Ah ! il eût été soulageant pour ces infortunés de jeter leur vélo, avec rage, dans un fossé, cela leur aurait fait du bien de s'asseoir au bord de la route et de pleurer tout leur soûl, la tête entre les mains.

Mais les champions cyclistes ne sont pas des femmelettes, ils ne se laissent pas vaincre par leurs nerfs; ils restent maîtres d'eux- mêmes et savent faire contre mauvaise fortune bon cœur.

« Si tu peux accueillir d'une âme égale la victoire et la défaite, ces imposteurs... tu es UN HOMME, mon fils » a écrit le grand écrivain anglais Rudyard Kipling dans une admirable poésie que tout le monde connaît (If).

Bizzi et Sercu sont des **HOMMES**, tous les vrais sportifs sont des **HOMMES**. Et Gianello donc! Connaissez-vous Dante Gianello? Non ? Je vous le présente.



Dante Gianello était un excellent petit coureur cycliste, originaire de Nice. Il fut victime d'un terrible accident et les chirurgiens durent intervenir : on lui amputa une jambe à hauteur de genou.

Après une assez courte période de rééducation, Gianello put de nouveau marcher, avec une jambe articulée, sans manifester aucun signe de faiblesse. Puis il reprit la pratique du vélo et commença des sorties de Cannes à Nice avec ses anciens camarades d'entraînement.

Il y a quelque temps, il a fait mieux : il a pris part à une « sortie-course » et disputé le sprint final avec un vélo à guidon bas. On nous dit que la condition physique et le moral de Dante Gianello sont meilleurs que jamais. Il envisagerait même de participer prochainement à quelques courses; vous savez, de toutes vraies courses, cette fois-ci !

Chapeau bas, mes amis, devant Gianello et profitons de l'admirable leçon de volonté qu'il nous donne...

E. T.





JE sais bien que, pour une barque, *la Pandore* était d'assez belle taille, qu'elle portait une voilure complète, ayant même son clin-foc [1], ses bonnettes [2], ses voiles de cacatois, et qu'elle était, surtout, l'un des plus fins voiliers qu'on pût trouver en mer; néanmoins, je ne pouvais pas m'expliquer pourquoi nous étions si nombreux; la moitié des hommes n'étaient jamais employés, alors même qu'il fallait virer de bord, et j'étais persuadé qu'une vingtaine de matelots auraient complètement suffi à l'exécution de toutes les manœuvres. Comment se faisait-il que nous fussions quarante, y compris Boule-de-Neige ?

Cette circonstance avait fait sur moi une impression assez légère, il est vrai; mais la conduite des officiers et de l'équipage, les conversations étranges, dont certaines phrases m'arrivaient aux oreilles, finirent par éveiller dans mon esprit des soupçons inquiétants : bref, je craignais de m'être engagé dans un bande de fieffés scélérats.

Pendant les premiers jours qui avaient suivi notre départ, les écoutilles [3] étaient demeurées baissées et recouvertes de toile; la brise s'était soutenue, et le vaiseau marchant bien, il n'avait pas été nécessaire de descendre à la cale; on ne m'y avait pas envoyé; j'ignorais donc de quelle nature était la cargaison. J'avais bien entendu dire qu'elle se composait principalement d'eau-de-vie que nous transportions au Cap; mais je n'en savais pas davantage.

Quelque temps après, néanmoins, lorsque nous nous fûmes rapprochés du tropique, le prélart [4] fut enlevé, on ouvrit les écoutilles de l'avant et de l'arrière, et chacun à son gré put parcourir les entreponts.

La curiosité me fit descendre; ce que je vis dans la cale me remplit de terreur et me confirma ce que j'avais soupçonné. Notre chargement, ainsi que je l'avais entendu dire, avait bien l'air de se composer d'eau de vie, d'énormes tonneaux

RESUME. — Le jeune Will s'est engagé à bord d'un navire étrange: « La Pandore ». Le matelot Ben Brace le protège contre les brutalités de l'équipage. Will se demande s'il n'est pas tombé dans un milieu d'affreux brigands...

remplissaient à peu près toute la cale; on y voyait, en outre, du fer en barres, plusieurs caisses de marchandises et une pile de sacs, probablement remplis de sel.

Rien de tout cela direz-vous, n'était fait pour m'effrayer : aussi n'était-ce pas ces objets qui avaient provoqué mon effroi; c'était un monceau de ferrailles qui gisait sur le bas pont et dont les formes hideuses m'inspiraient une horreur profonde : car, malgré mon inexpérience, j'y reconnaissais des menottes, des carcans, de grosses chaînes munies d'anneaux. Pourquoi *la Pandore* étaitelle chargée de ces instruments de torture ?

Je ne tardai pas à le savoir; le charpentier faisait une espèce de grille avec de fortes pièces de chêne et c'était pour clore le passage des écoutilles. Cela suffisait pour m'éclairer; j'avais lu maint récit des atrocités commises dans cet affreux passage : plus de doute *la Pandore* était un NEGRIER !

CHAPITRE VIII

Oui, je me trouvais sur un négrier, sur un navire équipé pour faire le commerce d'esclaves, armé pour ce travail humain: car si nous n'avions pas de canons j'avais remarqué un nombre considérable de coutelas, de mousquets, de pistolets, qu'on avait tirés de leur cachette et distribués aux hommes de l'équipage, afin de les nettoyer et de les mettre en état. Il était évident que *la Pandore* avait pour but quelque entreprise dangereuse et qu'elle saurait disputer à un autre navire sa cargaison de chair humaine; toutefois, trop faible pour engager le combat avec le moindre vaisseau de guerre c'était plutôt à ses voiles qu'à ses armes que notre capitaine devait, en cas de poursuite, demander son salut; à vrai dire, construite et gréée comme était *la Pandore*, peu de vaisseaux de la marine royale auraient pu la joindre en pleine mer si elle avait eu un bon vent.

J'ai dit que je ne doutais plus de la nature de notre expédition; d'ailleurs l'équipage n'en faisait pas un secret, les matelots s'en glorifiaient, au contraire, comme d'une noble entreprise : ils célébraient dans leurs chansons bachiques le hardi négrier, dont le joyeux équipage allait montrer sa bravoure, et d'atroces plaisanteries circulaient continuellement sur la cargaison de peaux noires.

Nous avions alors dépassé le détroit de Gibraltar et nous traversions des parages où, selon toute probabilité, nous n'avions pas à craindre de rencontrer un vaisseau de guerre. C'est beaucoup plus au sud, le long des côtes où se font en général les chargements d'esclaves, que vont et viennent les croiseurs dont l'unique affaire est d'empêcher la traite des nègres. Aussi l'équipage de *la Pandore*, délivré de toute inquiétude, ne songeait-il qu'à s'amuser la plus grande partie du jour, et du matin jusqu'au soir on buvait, on chantait à bord du négrier.

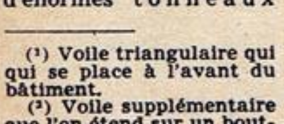
Peut-être vous demandez-vous comment une barque si ouvertement destinée à la traite des nègres avait pu sortir sans encombre de l'un des ports d'Angleterre. Il faut se rappeler que je parle de ma jeunesse, et par conséquent d'une époque assez ancienne; mais je ne ferais pas d'anachronisme, alors que je placerais mon histoire en 1857; plus d'un négrier, aujourd'hui même, s'équipe sur les côtes de la Grande-Bretagne, et, malgré tous les efforts dont nous nous vantons pour réprimer la traite des noirs, le nombre des Anglais qui se livrent à cet odieux trafic est tout aussi grand que celui des marchands d'esclaves appartenant aux autres pays.

Les tentatives que l'on a faites pour mettre un terme à la vente des Africains n'ont jamais été qu'une mystification.

Pour un négrier que l'on capture, vingt autres passent tranquillement et vont décharger leur car-



Ce que je vis dans la cale me remplit de terreur...



[1] Voile triangulaire qui qui se place à l'avant du bâtiment.
[2] Voile supplémentaire que l'on étend sur un boutdehors, dans le prolongement du plan d'une voile principale dont on augmente ainsi l'étendue.
[3] Ouvertures carrées pratiquées au milieu du pont pour descendre dans l'intérieur du bâtiment.
[4] Toile goudronnée.

gaison amaigrie sur les rivages du nouveau monde.

Assurément, si l'Angleterre, y mettant plus d'ardeur, avait assimilé la traite des nègres à la piraterie, et qu'on eût pendu le capitaine et l'équipage d'un négrier aux vergues du navire, il y a des années que cet odieux trafic aurait disparu. Pourquoi laisser la vie aux négriers lorsqu'on pend les pirates ? Le négrier est doublement assassin; n'est-il pas avéré qu'un tiers au moins de la cargaison humaine qui franchit l'Atlantique périt dans la traversée ? Pourquoi dès lors se montrer plus indulgent pour le voleur de chair que pour le voleur de marchandises ?

J'étais trop jeune, lors de mon premier voyage, pour faire toutes ces réflexions philosophiques; mais déjà la traite des nègres m'inspirait autant de dégoût qu'à la plupart de mes compatriotes.

Figurez-vous la douleur que j'éprouvais en me trouvant à bord d'un navire engagé dans cette criminelle opération, la honte que je ressentais en me voyant l'associé des hommes qui m'inspiraient le plus de dégoût, le désespoir qui me saisissait en pensant que je faisais partie de leur bande et que je devais les assister dans leur affreux commerce.

Toutefois, cette découverte m'aurait encore plus péniblement affecté si elle avait été soudaine; mais j'y étais arrivé peu à peu; les soupçons avaient longtemps précédé la certitude; j'avais pensé d'abord que je me trouvais au milieu d'une société de pirates; ce genre de bandits n'était pas rare à cette époque, et l'équipage de *la Pandore* pouvait, certes, rivaliser avec les brigands de la pire espèce. J'éprouvais une sorte de soulagement à découvrir qu'il ne s'agissait pas de piraterie; non pas que mes camarades m'en parussent moins odieux, mais la fuite me semblait plus facile, et je me promettais de l'essayer à la première occasion.

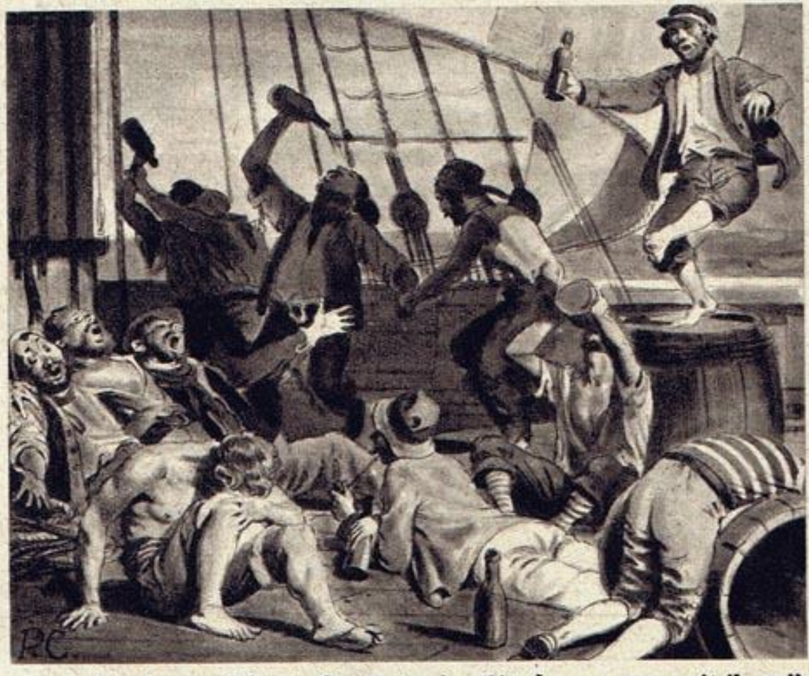
Dès que j'avais un instant de loisir, je l'employais à chercher les moyens de recouvrer ma liberté; mais, hélas ! une perspective effrayante se présentait à mon esprit; des mois entiers pouvaient s'écouler avant que j'eusse la moindre chance de m'échapper de cet horrible vaisseau; des mois !... je devrais dire des années ! Je ne craignais plus mon brevet d'apprentissage, dont les conditions m'avaient jadis inquiété; je ne pouvais être contraint légalement à faire un service réprouvé par la loi; ce n'était pas cela qui m'effrayait, mais la difficulté d'échapper au contrôle des êtres infernaux qui disposaient de mon sort.

Le navire se dirigeait vers la côte de Guinée; ce n'était pas là que je trouverais l'appui nécessaire pour me protéger contre les prétentions du capitaine. Je ne rencontrerais là-bas que des chefs indigènes et de vils marchands d'esclaves, qui seraient heureux de prouver leur dévouement au négrier en me faisant ramener auprès de lui. Me sauverais-je dans la forêt ? Mais ce serait pour y mourir de faim ou pour y être dévoré par les bêtes féroces qui abondent en Afrique. Je pouvais encore être tué par les sauvages ou devenir leur prisonnier, l'esclave d'un affreux nègre... Quelle effroyable pensée !

Je traversais alors en imagination l'océan Atlantique, et j'examinais les chances de salut que pourrait m'offrir le rivage opposé. *La Pandore*, en quittant la côte de Guinée, irait certainement au Brésil, ou à l'une ou l'autre des Antilles; mais ce serait d'une manière clandestine qu'elle déchargerait sa cargaison; elle aborderait pendant la nuit à quelque plage déserte, où elle se hâterait de jeter ses nègres pour échapper aux croiseurs; puis elle repartirait le lendemain matin, et peut-être pour une expédition du même genre. On ne me laisserait pas descendre à terre, où je me serais enfui sans scrupule, remettant à Dieu le soin de ma conservation.

Plus je réfléchissais, plus j'étais convaincu de l'extrême difficulté que j'éprouverais à m'échapper de ma prison flottante, et le désespoir s'emparait de mon esprit.

Si nous pouvions être poursuivis par un croiseur anglais ! Quelle joie d'entendre les boulets siffler à travers les cordages, faire craquer la mâture et s'enfoncer dans les flancs de *la Pandore !*



Aussi l'équipage délivré de toute inquiétude, ne songeait-il qu'à s'amuser.

CHAPITRE IX

Toutefois je m'abstenais avec soin d'exprimer les sentiments qu'on vient de lire; Ben Brace lui-même aurait été impuissant à me protéger contre la fureur de mes compagnons, si je leur avais laissé voir le dégoût que m'inspirait leur société; et je ne faisais qu'obéir à la prudence la plus élémentaire en ne divulguant pas l'impression que je ressentais à l'égard de *la Pandore* et de son affreux équipage.

Il paraît cependant que ma figure trahissait ma pensée, car plus d'une fois mes odieux camarades m'avaient pris à partie, et, me raillant de mes scrupules, m'avaient appelé marin d'eau douce, blanc-bec, fils de coq et de poule, etc., m'appliquant toutes les épithètes injurieuses dont ils possédaient un riche vocabulaire.

Je redoublai d'attention pour ne pas leur montrer les sentiments qui remplissaient mon cœur; mais je résolus d'en causer avec Ben et de lui demander son avis. Je pouvais me confier à lui sans crainte; néanmoins, la chose était délicate, et réclamait des précautions oratoires; car enfin il faisait partie de la bande et pouvait se choquer de mes paroles, supposer que je blâmais sa conduite, et me retirer sa protection.

Je m'imaginais pourtant qu'il ne m'en voudrait pas; deux ou trois mots que je lui avais entendu dire me donnaient tout lieu de croire qu'il était fatigué de l'existence qu'il menait, et ne l'avait prise que malgré lui, contraint qu'il y avait été par les rigueurs du sort. Je désirais qu'il en fût ainsi, car je l'aimais infiniment; chaque jour me fournissait une nouvelle occasion d'apprécier la différence qui existait entre lui et les autres matelots : bien qu'on finisse en général par prendre le ton des personnes avec lesquelles on est sans cesse, Ben Brace avait une manière de voir et d'agir qui n'appartenait qu'à lui et qu'il avait su conserver en dépit des souillures auxquelles il se trouvait exposé. Je pris donc la résolution de lui confier mes tourments, et de le consulter sur la manière dont il fallait agir.

Il existe sur le beaupré un endroit fort agréable, surtout quand l'étai de la voile du mât de hune de misaine est baissé et repose sur le mâtereau; deux ou trois hommes peuvent s'y asseoir ou se coucher sur la toile et causer avec abandon, sans crainte que personne vienne surprendre leurs secrets.

C'était la place favorite de Ben, et souvent, à la fin du jour, il allait s'asseoir pour y fumer sa pipe.

J'avais eu plus d'une fois le désir de l'y accompagner, mais j'avais craint de lui déplaire, et je m'en étais abstenu. A la fin, cependant, je m'étais glissé à côté de lui sans rien dire; il m'avait adressé la parole; j'avais cru voir que ma présence ne lui était pas désagréable, et qu'il semblait éprouver un certain plaisir à m'avoir pour compagnon.

Un soir, je l'avais suivi comme à l'ordinaire, bien résolu cette fois à lui confier mes tourments.

— Ben ! lui dis-je en m'adressant à lui avec cette familiarité qui existe entre tous les matelots, Ben !

— Qu'est-ce qu'il y a, mon garçon ?

Il vit que j'avais quelque chose à lui dire et me prêta une oreille attentive.

— Le navire où nous sommes, qu'est-ce que c'est ? lui demandai-je après un instant de silence.

— Ce n'est pas un navire, mon enfant, c'est une barque.

— Mais après ?

— C'est une barque.

— Je voudrais savoir de quelle espèce.

— Une belle barque, bien équipée, régulièrement gréée. Si c'était un vaisseau, le mât d'artimon, qui est à l'arrière, porterait en haut des voiles carrées; et comme il n'en a pas, c'est pour ça qu'elle est une barque et non pas un vaisseau.

— Je le sais bien, tu me l'as dit plusieurs fois : mais je voudrais savoir quel genre de barque est *la Pandore*.

(A suivre.)

Traduction d'Henriette Loreau.
Illustrations de P. Cuvelier.


LES NOUVELLES AVENTURES DE TINTIN ET MILOU
LE TEMPLE DU SOLEIL
TEXTES ET DESSINS DE HERGÉ
Plus personne, évidemment...
Quoi arrivé à señor barbu?... Lui blessé?...
Non, je ne le pense pas... Il revient à lui... Eh bien, capitaine, on a tiré sur vous?
Je crois que j'ai dû m'évanouir.. La tête me tournait...et je.. j'ai entendu un coup de feu... Mais je pense que c'est ma propre carabine qui, en tombant...
Votre carabine?...
En effet, il manque une cartouche.. Mais alors, les deux autres détonations?... Car il y en a eu trois en tout... A moins que... Je me demande si...
?
ZORRINOOO!
...ORRINOOO!
...ORRINOO!
Voilà qui explique tout!
Ça, par exemple: un écho à deux coups!
Mais ça n'explique toujours pas, mille sabords! pourquoi je me suis évanoui...
Moi savoir, señor... Ça mal des montagnes... Toi prendre ceci: ça te guérir.
Qu'est-ce que c'est que cette mixture?
Coca, señor... Indiens toujours mâcher coca... Eux jamais fatigués, jamais mal des montagnes... Toi essayer, señor...
??????
En route, fistons!... La vie est belle!... Et yo-ho-ho! et une bouteille de rhum!
Eh! capitaine, pas si vite!... Attendez-nous!
Halte-là! Halte-là! Halte-là! Les montagnards, les montagnards...
Halte-là! Halte-là! Halte-là! Les montagnards sont là!
!
Vite! Vite! Venez voir!...
?
?
HERGÉ

(A suivre.)



LE PHARE EN FEU !

CONTE INÉDIT DE PIERRE FRANCIS

L'APRES-MIDI touchait à sa fin et déjà l'obscurité tombait, car on était en décembre. Le Pape, Manous et Lousouarn, gardiens du phare d'Arnem, venaient d'allumer la lanterne dont l'éclat, renouvelé de vingt en vingt secondes, signale aux navigateurs les redoutables avancées de la chaussée de Sein, récifs qui prolongent la pointe extrême de la Bretagne.

Appuyés à la balustrade de la galerie, les trois hommes contemplaient la grise confusion des flots qui venaient inlassablement couvrir de leur écume torturée le pied de la tour, construite, comme par miracle, sur une roche plate presque toujours submergée.

Au loin, le phare de l'île de Sein avait, lui aussi, commencé d'étinceler, et cette nuit s'annonçait pareille aux précédentes pour les gardiens d'Arnem, retranchés du monde depuis vingt-six jours par la tempête. Au cours du dernier ravitaillement, leur pain avait été touché par l'eau de mer, et ils avaient dû entamer leurs réserves de biscuit. Le Pape était malade de la fièvre, mais c'est bien inutilement que l'on avait arboré le pavillon de demande de secours, car la tour était inabordable.

Cependant, les trois hommes accoutumés à cette dure vie faisaient contre mauvaise fortune bon cœur, et ils attendaient le plus philosophiquement possible l'accalmie qui permettrait la relève.

Ils se trouvaient là depuis environ une demi-heure, quand ils s'aperçurent soudain qu'une épaisse fumée s'échappait du tuyau du fourneau à charbon.

— Mon Dieu ! s'écria Loussouarn, le fourneau à pétrole a dû exploser ! Je l'avais allumé pour réchauffer le café !

Il se précipita aussitôt dans l'escalier, suivi de Menou et de Le Pape, mais une épaisse fumée, âcre et asphyxiante, les força à remonter ! Puis les vitres de la cuisine et de la première chambre éclatèrent et d'énormes flammes jaillirent ! Pas de doute ! L'incendie allait gagner jusqu'à la lanterne, et les quatre mille litres de pétrole entreposés au pied du phare prendraient feu aussi ! Autour d'eux, l'océan semblait redoubler de furie, et le vent les bousculait tandis qu'ils essayaient de délibérer.

Il n'y avait d'ailleurs qu'une seule solution...

Le Pape, résolument, franchit la balustrade et empoigna le mince conducteur du paratonnerre. Les deux autres gagnèrent le bout d'une potence débordant de cinq mètres, à laquelle pendaient des cordages qui servaient aux transbordements. Et, bien qu'ayant dû traverser les flammes, ils rejoignirent sains et saufs leur compagnon sur l'étroite plate-forme circulaire qui contourne le pied du phare.

Ils voulurent alors franchir l'entrée, mais le souffle ardent du brasier les rejeta immédiatement ! Et comme des débris ne cessaient de tomber, et que la mer, haute à ce moment, menaçait de les emporter, ils durent chercher un précaire abri dans le réduit au charbon.

Vers deux heures du matin, le feu se mit enfin à baisser. A trois heures, à force de seaux d'eau, Menou, Le Pape et Loussouarn parvinrent à la lanterne toute noircie et hors d'usage. Mais c'est seulement à huit heures qu'ils éteignirent la dernière flammèche...

Leur situation n'en restait pas moins terrible, car ils étaient transis et couverts de brûlures, sans la moindre perspective de secours, la tempête sévissant toujours ! Et tous leurs vivres avaient été carbonisés !

Lugubrement, ils pensèrent au gardien Jean-Marie Fouquet, qui était resté prisonnier du phare d'Arnem durant cent jours !...

De l'île de Sein, cependant, d'où l'on avait pu suivre tout le drame, on avait télégraphié au service des Ponts et Chaussées. Mais ce fut seulement à trois heures de l'après-midi que le baliseur « Léon Bourdelles » réussit à établir avec la tour tragique un va-et-vient à escarpolette qui permit d'évacuer Le Pape, Menou et Loussouarn épuisés et pareils à des démons. Trois nouveaux gardiens prirent aussitôt leur place, car il fallait que la lanterne fût remise en état.

Il y allait de nombreuses vies...

le coin des timbrés

LES BELLES LEGENDES

N° 15. — Le chevalier aux cartes.

La passion du jeu a été, de tout temps, l'une des plus funestes et des plus ruineuses. La légende que nous vous présentons aujourd'hui en est une preuve irréfutable. On peut apercevoir, au cimetière d'Heppenurt, dans notre Limbourg, une pierre tombale ornée d'écussons où sont représentés trois cœurs et cinq carreaux en croix. C'est de là qu'est venue l'histoire qui nous fut narrée en détail, d'une part par Bayot, et de l'autre par G. Gessler dans le « Folklore brabançon ». Un chevalier du nom de Gillion de Trazégnies avait contracté la mauvaise habitude du jeu. Les cartes surtout le passionnaient. Il passait des nuits entières avec d'autres amis de son genre, misant parfois des sommes considérables. La malchance le poursuivait; il finit par se ruiner complètement et, dans son désespoir, il vendit son âme au diable pour essayer de récupérer son avoir dissipé. Heureusement pour lui, Ste Gertrude lui apparut et, le prenant en pitié, elle le corrigea de son terrible défaut, puis le mit en état de pouvoir reprendre normalement sa vie. La série des légendes belges renferme un timbre qui porte le numéro 660. Il nous montre les principaux éléments de l'histoire que nous venons de raconter.

F. DEPIENNE.



MELI-MELO

LE SAVIEZ-VOUS ?

L'ORIGINE de l'expression « Tirer à boulets rouges » est pittoresque à souhait. En août 1841, deux bateaux de guerre, l'un appartenant à l'Argentine, l'autre à l'Uruguay, se livraient bataille. La victoire était incertaine. L'amiral uruguayen allait abandonner le combat faute de munitions, lorsqu'il eut soudain un éclair de génie. Les cales de son navire regorgeaient de fromages de Hollande dont le calibre correspondait à celui des boulets d'artillerie.

— Canonniers, à vos pièces !... ordonna-t-il.

Et l'on vit bientôt son vaisseau bombarder le navire argentin à coups de fromages. Ces projectiles, rouges comme le feu, semèrent la panique chez l'adversaire qui, toutes voiles dehors, abandonna le combat.



NOS PETITS PROBLÈMES

ETES-VOUS en mesure de dire quelle teinte a l'épiderme des créoles ?

★

LA mèche de votre lampe à pétrole est devenue trop courte. Vous ne possédez pas de mèche de rechange et vous manquez de pétrole. Comment vous arrangerez-vous pour allumer tout de même votre lampe ?



EXAMINEZ la montre que vous avez sous les yeux. Si l'on part de midi, combien de fois l'aiguille des minutes couvrira-t-elle exactement la petite aiguille en l'espace de 12 heures ?

★

Solution des mots-croisés du n° 19 :

HORIZONTALEMENT : 1. Jeunesse. — 2. Etna. - Iule. — 3. Ur. - Tus. - an. — 4. Namur. - Ont. — 5. Energie. — 6. Créer. - Re. — 7. Tel. - Ni. - Uv. — 8. Ira. - Tsé. — 9. Reute. - Nue.

VERTICALEMENT : 1. Jeune. - Tir. — 2. Etrangère. — 3. Un. - Merlan. — 4. Nature — 5. Urgente. — 6. Sis. - Iris. — 7. Su. - Oe. - En. — 8. Elan. - Ru. — 9. Entrevue.

★

Solution des problèmes du n° 20 :

Le mot qu'il fallait ajouter : « pied ».

★

PROBLEME DES 2 KILOMETRES : Vous arriverez en retard de toute façon puisqu'il vous a déjà fallu 2 minutes pour couvrir le 1er kilomètre à la vitesse de 30 kilomètres à l'heure.

Onze mille onze cent et onze s'écrit : 12.111.

Notre Grand Concours de Pâques

Et voici, les amis, la liste de nos lauréats.

C'est Jean DECOSTER, rue Corbeekloo à Heverlé qui gagne la splendide bicyclette Van Hauwaert. Bravo Jean !

Les quatre prix suivants constitués par des baptêmes de l'air vont respectivement à : Claude WINTERBEEK de Forest, André FRANCOIS de Schaerbeek, Martin ROBERT de Bousval et Michel DENEUFBOURG de Harvengt.

★

Gagnent un abonnement d'un an à « Tintin » :

Guy JANSSENS de VAREBEKE de Wechelderzande, Ronald WAUCQUIEZ de Bruxelles, Félix-Georges MULS de Bruxelles, H. du MAISNIL de Brasmenil par Callenelle, René VAN LIERDE de Bruxelles.

Gagnent un abonnement de six mois à « Tintin » :

M. LAMBERT de Anderlecht, A. DECOSTER de Louvain, M. DE GEIJTER d'Alost, J.-Cl. DEOM de Woluwé St. Lambert, X. DUBUISSON de Louvain, J. DE CEUNINCK de Lodelinsart, J. LAURENT de Forest, J.-Fr. GILMONT de Tervueren, G. RENARD d'Audergem, A. KOUMOTH d'Aubel.

★

Gagnent un album « Tintin » :

L. DE MUNCK de Hal, G. MERTENS de St. Gilles, R. NIJS de Saventem, J.-A. DEVLET de St. Josse, H. GOETHALS de Bruxelles II, J. GOFFIN de Forest, M. MAHIEU de Frameries, Chr. METZMACKER de St. Gilles, S. GAROT de Gand, J. BUITERS de Tongres. *(A suivre.)*

LA LÉGENDE DES QUATRE FILS AYMON

RACONTÉE ET ILLUSTRÉE PAR J. LAUDY

























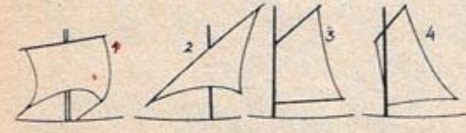
(A suivre.)



POUR la bonne compréhension de certaines explications que je vous ai données, mes amis, et de beaucoup d'autres que je vous donnerai par la suite, il est nécessaire que je vous apprenne, du moins à ceux qui ne le savent pas encore, quelles sont les différentes sortes de voilures employées habituellement sur les voiliers.

La première fois qu'un homme a eu l'idée d'employer la force du vent pour pousser le tronc d'arbre sommairement creusé qui lui servait de bateau, il a confectionné une voile, vraisemblablement à l'aide de vastes feuilles tendues sur un cadre en bois. Il est probable que c'était une « voile carrée » qu'il n'utilisait qu'avec le vent arrière.

Depuis lors, on a toujours employé les voiles carrées, bien qu'elles soient, en réalité, rectangulaires. Ces voiles sont lacées par leur bord supérieur, le long d'une tige de bois appelée « vergue ». La vergue se trouve suspendue et rattachée au mât, **devant lui**, de manière que la voile puisse se bomber vers l'avant. Suivant la grandeur des bateaux et la hauteur de leurs mâts, on en est venu à superposer jusqu'à sept voiles carrées, les unes au-dessus des autres, le long des mâts. On dit alors que l'on a un « mât carré », ou un « phare carré ». (Fig. 1.)



Un autre genre de voile a pris naissance, semble-t-il, dans le bassin de la Méditerranée; c'est pourquoi on l'appelle la « voile latine ». Il s'agit d'une grande voile triangulaire, lacée le long d'une grande vergue oblique appelée « antenne ». Il n'est pas possible de superposer plusieurs voiles latines. (Fig. 2.)

L'antenne de la voile latine étant très encombrante par sa partie inférieure, on en est venu, un beau jour, à la couper, tout simplement, ainsi que la toile qu'elle supportait. Le résultat a été la création d'une nouvelle voile, appelée « voile aurique ». C'est celle qui est devenue la plus courante sur les petits voiliers et les voiliers moyens; l'antenne s'est transformée en « corne ». (Fig. 3.)

D'autres types sont nés de ces trois principaux modèles telles, par exemple : la « voile au tiers », dont l'antenne dépasse encore un peu l'avant du mât; la voile « à houari », dont la corne est beaucoup plus verticale; la voile « bermudienne », qui n'a qu'une corne très petite ou pas de corne du tout. (Fig. 4, 5, 6.)

Outre ces voiles principales, sont apparues au XVIII[e] siècle des voiles triangulaires suspendues, non pas à des vergues, mais à des étais, cordages retenant les mâts vers l'avant. Celles qui se trouvent à l'avant, au-dessus du mât de beaupré, s'appellent généralement les « focs », tandis que celles qui sont entre les autres mâts conservent le nom de « voiles d'étais ». (Fig. 7, 8.)

Je n'exposerai pas aujourd'hui les mérites et les inconvénients respectifs de toutes ces sortes de voiles; nous y reviendrons par la suite en parlant des bateaux qui les emploient. Mais je dois tout de suite spécifier qu'en modèles réduits, les voiles carrées sont pratiquement inutilisables, parce qu'ayant la même surface de toile disposée de chaque côté du bateau, elles sont incapables de s'orienter d'elles-mêmes sous la poussée du vent. J'ai déjà vu des modèles à phares carrés reculer, ou, comme on dit dans la marine, « talonner »; la chose est évidemment impossible avec les autres sortes de voilures.



Jacques CHRISTIANE, Verviers. — Léopoldville : 41.000 habitants, avec le faubourg de Kinchassa; Elisabethville : 17.000.

LOUIS. — On peut tuer les requins avec des harpons, ou les pêcher à la ligne.

Jean BOUVIER, Pecq. — C'est un phénomène inexplicable.

ASSELBORGH, Uccle. — Le « Titanic » était un très grand paquebot anglais. Lors de son premier voyage, il heurta un iceberg au Sud de Terre-Neuve et coula, faisant plus de 800 victimes. Au moment où le bateau sombra, l'orchestre et les passagers entonnèrent le cantique « Plus près de Toi, mon Dieu ». C'était le 14 avril 1912.

Pierre CANIVET, Seloignes. — Ton sous-marin m'a beaucoup amusé, ainsi que mon vieil ami M. Tournesol.

Michelle MERELLE, Namur. — On ne possède pas de renseignement plus précis que ceux qui ont été communiqués dans les chroniques précédentes.

Marcel LENOBLE, Verviers. — Le canal de Panama traverse, sur la plus grande partie de son parcours, de grands lacs dont le principal est le lac Catun. C'est de là que viennent ses eaux. Son niveau maximum étant de 26 mètres au-dessus du niveau de la mer; l'eau a tendance à s'écouler de chaque côté. Les bateaux peuvent franchir ces différences de niveau grâce à trois écluses.



Paulette LANNAUD, Coq/s/mer. — Erreur d'impression; la longueur était de 27 m.

René VLEMINCQ, Namur. — Les courants marins ont des origines diverses; nous en parlerons probablement un jour, d'une façon plus détaillée.

Claire CLERCKX. — L'eau de la mer provient de la condensation de la vapeur d'eau qui saturait l'atmosphère, par suite du refroidissement lent du noyau de l'écorce terrestre. Ces eaux, progressivement condensées, ont dissous une grande quantité des sels minéraux de l'écorce terrestre sur laquelle elles ruisselaient, et c'est pour cette raison qu'elles sont salées.

PETITE HISTOIRE DE LA MARINE

Le plus grand navire à voile qui ait existé avant le XX[e] siècle, le « Great Republic » fut construit par M. Mac Kay, en 1853, à Boston. Il a effectué le trajet New-York-San Francisco en 89 jours. Ce navire de commerce mesurait près de 100 mètres de long avec une surface totale de voilure de 5.381 mètres carrés.



TEDDY BILL

DEFENSEUR DES FRONTIÈRES

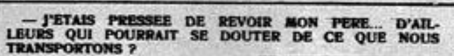
PAR LE RALLIC











— DROLE D'IDEE DE VOUS ETRE EMBARQUEE AVEC UN PAREIL CHARGEMENT... JE NE SUIS PAS TRANQUILLE... LES ROUTES SONT INFESTEES DE MAUVAIS GARÇONS !













(A suivre.)



Une Tragédie au Mexique

C'EST par des réjouissances somptueuses que fut célébré, en 1857, le mariage de l'Archiduc Maximilien, frère de l'empereur d'Autriche, avec la princesse Charlotte, fille de notre roi Léopold Ier.

En réalité, cette union princière était moins une alliance politique que la consécration d'un amour profond et réciproque.

A 22 ans, Maximilien commandait en chef la flotte austro-hongroise. C'était un homme de belle prestance et de grande taille, aux yeux bleus, à la barbe blonde. Son peuple et ses marins l'adoraient. La princesse Charlotte, dont chacun se plaisait à reconnaître le charme, unissait à la grâce et à l'intelligence une culture remarquable et un magnifique enthousiasme pour les grandes choses.

Pendant près de 7 ans, les deux princes vécurent heureux dans leur résidence de *Miramar* sur les bords enchanteurs de l'Adriatique.

Puis, brusquement à la fin de 1863, une délégation inattendue se présenta au château. Conduite par un certain Gutierrez de Estrada, elle venait tout simplement offrir à Maximilien la couronne du Mexique. La renommée de l'archiduc avait franchi les mers... « Notre pays, longtemps déchiré par la guerre, appelle votre Altesse, dit en substance Gutierrez, car elle possède le secret de conquérir les cœurs !... »

Après de longs mois d'hésitation, angoissé par les difficultés et les responsabilités qui l'attendaient, Maximilien finit par accepter. Il cédait aux instances de sa jeune femme qui voyait dans cette offre l'occasion de réaliser l'œuvre magnifique dont elle rêvait depuis si longtemps.

Et le 13 avril 1864, le nouveau couple impérial s'embarquait à bord de la frégate « Novara » pour cette terre lointaine, d'où Maximilien ne devait plus jamais revenir.

★

A cette époque le Mexique était encore un pays à demi sauvage, secoué par d'interminables révolutions, sans voies de communication, sans écoles; une contrée aride et désolée où le brigandage régnait en maître.

Un essai malheureux de gouvernement républicain venait de provoquer de sanglants désordres. Alarmées, plusieurs nations européennes et en particulier la France, avaient envoyé des corps expéditionnaires pour rétablir la paix civile. Mais les Mexicains ne supportaient cette occupation étrangère qu'avec beaucoup d'impatience.

Dès que Maximilien eut mis le pied sur la terre américaine, Bénito Juarez, l'ancien président de la République, se hâta de fuir dans les montagnes de Chihuahua. On le croyait vaincu et désarmé. Il allait prouver bientôt que l'on se trompait sur son compte.

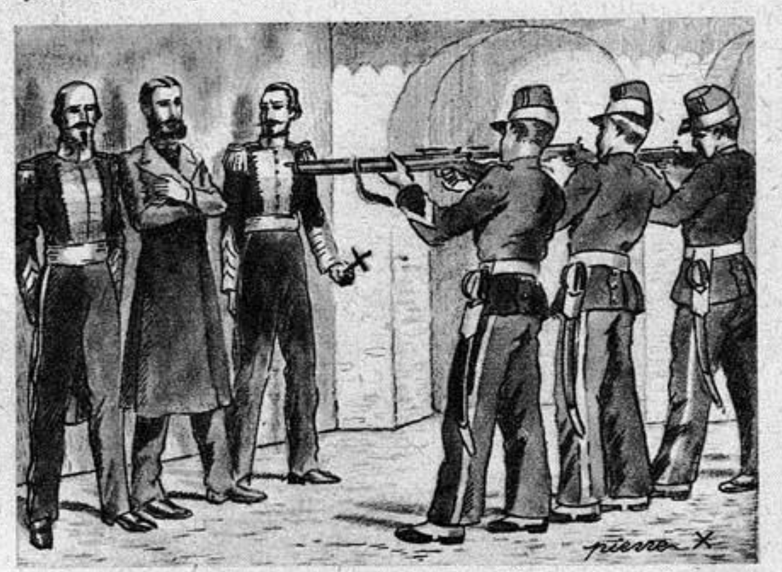
Les nouveaux souverains ne mirent pas longtemps à s'apercevoir que le pays était loin d'être pacifié. En dépit de tous leurs efforts pour le relever de ses ruines, pour lui rendre le calme et la prospérité, les rangs des juaristes grossirent rapidement et les guérillas montrèrent bientôt une audace inouie. Pour comble de malheur, l'occupation militaire française touchait à son terme. Le Général Bazaine qui commandait le corp expéditionnaire allait être rappelé à Paris et l'on n'avait pas encore pû organiser une armée nationale qui fut assez solide et suffisamment nombreuse pour s'opposer à la marée des mécontents.

Au bout de deux ans de règne, la situation était devenue si critique que l'impératrice Charlotte décida de s'embarquer pour l'Europe. Arrivée en France, elle supplia Napoléon III de maintenir ses troupes au Mexique et même, si possible, d'y envoyer des renforts. A cette demande, l'empereur opposa un refus courtois mais ferme. La pauvre ambassadrice en conçut une douleur si profonde, une angoisse à ce point torturante quant à l'avenir de son mari, qu'elle sombra dans la folie. Elle fut reconduite en Belgique et acheva sa longue et pitoyable existence au château de Tervueren. Les plus âgés d'entre vous se rappelleront peut être le triste jour de sa mort, survenue en 1927.

★

Durant ce temps, que faisait Maximilien au Mexique ? Il luttait désespérément contre l'étreinte de la fatalité. Les difficultés éaient devenues telles qu'il ne pouvait plus s'en rendre maître. C'est au palais de Chapultepec, où il s'était enfermé avec sa suite, qu'il reçut la dépêche lui annonçant la folie de sa femme. Ce coup atroce acheva de le désemparer.

L'armée française venait de rejoindre la métropole, laissant le champ libre aux juaristes qui s'apprêtèrent aussitôt à faire le siège de la ville de Mexico. Mais, sachant que c'était à lui seul qu'on en voulait et désirant éviter une inutile effusion de sang, Maximilien se retira à Queretaro, où quelques généraux, restés fidèles, avaient réuni une petite armée de 8.000 hommes. Les troupes rebelles, sous la conduite du Général Escobedo, investirent aussitôt la ville. Le siège dura 60 jours. Après ce délai, les vivres vinrent à manquer. Il fut décidé que les impériaux tenteraient une sortie en force, pour essayer de gagner Vera-Cruz. Hélas, cette bataille suprême ne devait jamais avoir lieu. Trahi par le Colonel Lopez qui commandait la garde impériale, Maximilien n'eut d'autre ressource que de se rendre au Général Escobedo. Cette reddition fut pour lui le début d'un vrai martyre. Après l'avoir transporté au couvent des Las Capuchinas, ses ennemis le contraignirent à passer sa première nuit de captivité dans le caveau des morts. En vain, au cours des journées qui suivirent, l'empereur tenta-t-il d'obtenir une entrevue avec Juarez. Le rebelle lui fit savoir qu'il n'avait pas le temps de se déranger. Le 13 juin 1867, le procès commença. On avait choisi comme siège du tribunal le théâtre d'Iturbide. Outré de cette inconvenance, Maximilien refusa d'y comparaître. Il fut convaincu d'usurpation de pouvoir, d'excitation à la guerre civile et du meurtre de quarante mille libéraux qui avaient été fusillés, deux ans plus tôt, à l'instigation du Général Bazaine. (1).



On fusilla les trois condamnés presqu'à bout portant.

★

Le 19 juin 1867 à trois heures et demie, le prisonnier fut réveillé. Il entendit la messe, déjeuna en compagnie des Généraux Mejia et Miramon, puis monta, avec ses deux compagnons, dans la voiture qui devait le conduire au lieu du supplice. A chacun des hommes du peloton d'exécution, il fit don du peu d'or qu'il avait sur lui, et les adjura de viser à la poitrine. Puis il déclara : « Que mon sang termine les malheurs de ma nouvelle patrie. Vive le Mexique ! » Alors le Capitaine qui commandait le peloton cria : « Feu !... » et les trois prisonniers s'écroulèrent simultanément. On les avait fusillés de si près qu'il fallut éteindre le feu qui avait pris à leurs uniformes.

Telle est la tragique histoire de l'éphémère empire du Mexique.

---

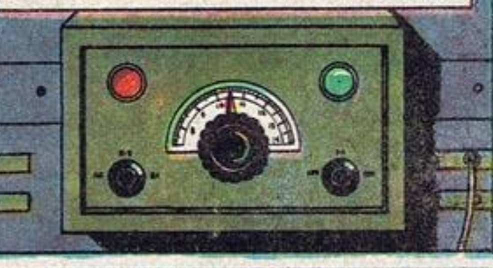
(1) Ce Général, de sinistre mémoire, devait se rendre célèbre par la lâche reddition de Metz, lors de la guerre franco-prussienne en 1870.

LE SECRET DE L'ESPADON

(Texte et dessins d'Edgar-P. JACOBS)









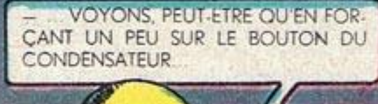




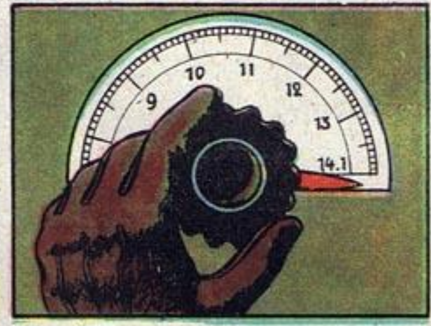






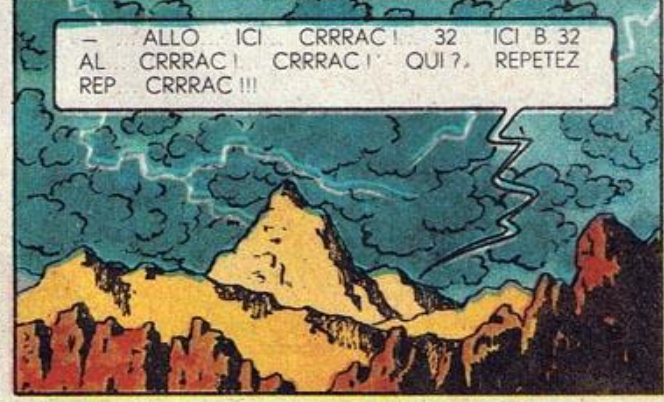
















(A suivre.)